

Depuis son lit d'hôpital, elle regarde le parc. L'air sent la pluie. La fenêtre est fermée, pourtant, l'épaisseur des nuages pénètre jusque dans la chambre, oppressante, écœurante ; l'orage ne va pas tarder. La chaleur a été étouffante aujourd'hui, l'averse apportera un sursis de fraîcheur. Pas dans son cœur. Pas dans son corps. Des mois maintenant que les nuages tournoient en elle, dans sa tête. Il pleut aussi sur ses joues, cependant ce genre d'averses ne l'allège plus. Au contraire, l'atmosphère en elle s'alourdit, devient plus moite. L'humidité s'infiltré partout, jusque dans les moindres recoins. C'est impuissante qu'elle a assisté durant ces derniers mois au lent délitement de ses pensées. De loin, elle a vu l'eau couler abondamment sur les pierres des murs, faisant pourrir la mousse et les lichens. Le climat est trop liquide ; les fleurs ne parviennent plus à pousser, ou alors elles se fanent avant même d'avoir éclos. Noyées au creux de leur bourgeon. C'est tout juste si on aperçoit encore le soleil tant la brume est épaisse.

Elle détourne la tête. Elle se sent si lourde de chagrin, et pourtant elle est si légère ! Une plume, nargue la balance. Cette dernière est là d'ailleurs, dans le coin de la pièce. Elle est patiente, cette machine ; elle sait qu'on aura besoin d'elle, bientôt, encore. Impassible, elle crache ses chiffres à la figure, ces numéros qui ne veulent rien et tout dire à la fois.

Le métal est froid contre la plante des pieds. Au fait, qu'espère-t-elle, la microseconde durant laquelle elle fixe l'écran en attendant le verdict ? La déchirure qu'elle ressent au plus profond de son cœur n'est en tout cas jamais autant palpable qu'à cet instant. C'est comme faire glisser ses doigts le long d'une coupure causée par une lame irrégulière, mal aiguisée mais encore tranchante. La blessure ne saigne plus, elle a trop saigné, pourtant la plaie est béante, douloureuse, profonde ; le genre d'entailles qui vous laisse une cicatrice.

C'est alors que les nombres se figent, glacials. Quoiqu'ils indiquent, ils sont amers ; si elle ne savait pas qu'espérer, elle savait cependant à quel sentiment s'attendre. La déception est pâteuse dans la bouche. Et la coupure se réveille, brûlante. Elle grimace, un sourire feint pour le médecin. Encore un mensonge ; mais un de plus, un de moins, plus rien n'a d'importance. Elle sait si bien mentir qu'elle s'est oubliée en chemin. La peau, l'enveloppe, la structure demeurent ; pour ce qui est du reste, c'est du vide. Où est passée la substance ? Elle a fondu, elle a l'air de couler entre ses doigts sans qu'elle puisse la retenir ; elle n'en a pas eu la force. Persuadée de maîtriser, elle a dérapé, elle s'est mise à glisser ; doucement d'abord, et puis la pente est devenue plus abrupte. Elle ne l'a pas réalisé immédiatement ; mais dans ce monde tant pressé de vivre, il est si vite trop tard. La chute s'est faite au ralenti, et pourtant l'atterrissage fut brutal. Au loin, les gyrophares bleutés de l'ambulance crient encore et

encore dans sa tête. Un son plaintif, lancinant, un appel au secours qu'elle n'a pas su lancer elle-même. La musique du fond de ses nuits.

Tant bien que mal, elle se lève du lit. Figure longiligne dans sa blouse blanche, elle paraît flotter, translucide dans l'air, pourtant ses jambes la portent à peine. Ses mouvements sont lents, timides : sa fragilité en deviendrait presque gracieuse. Une Giselle brisée, sans pointes, sans tutu, sans scène, avec pour seul orchestre les « bip » incessants des appareils autour d'elle. Elle ondoie jusqu'à la salle de bain. N'est-elle pas en train de voler, si haut qu'elle serait sur le point d'atteindre les étoiles ?

Elle s'appuie contre le rebord du lavabo. Elle lève le regard ; elle se fixe, dans le grand miroir froid en face d'elle. Que voit-elle ? Peut-être un visage... Mais pas le sien. Celui d'une intruse, d'une voleuse, qui s'est emparée de son corps, de ses traits. Elle lui ressemble beaucoup ; on pourrait croire, en la voyant, que c'est vraiment elle. Mais non, elle est souffrante, cette autre ; il n'y a pas la même étincelle dans ces yeux. Ils sont gris, comme le ciel avant la pluie, comme la neige après l'averse ; ils n'ont pas l'éclat de l'argent, ni la profondeur de la cendre, ils sont de ce gris monotone, malade. Ils ont déteint avec les larmes, ces ruisseaux qui ont creusé des sillons le long de ces joues pâles et osseuses. Les lèvres sont minces, sèches, crispées, comme un fruit qu'on aurait vidé de sa saveur. La froideur de l'expression frappe maintenant, la dureté des traits aussi. Il faut revenir, lutter ; ce visage, ce n'est pas elle, ce n'est plus elle. C'est un masque, un voile qui l'étouffe et qui la serre jusqu'au cœur. Il lui obstrue la gorge, il lui noue l'estomac ; elle veut l'arracher mais les liens ne cèdent pas, on dirait qu'il est incrusté. La lumière blafarde du néon vacille ; elle s'agrippe au lavabo, mais elle ne détourne pas les yeux de ce reflet, elle soutient ce regard, celui qui lui fait mal, qui la transperce jour après jour, de plus en plus.

Elle lui parle parfois cette autre, souvent, tout le temps. Elle crie même, elle hurle à l'intérieur ; et les tympanes vibrent, et l'écho résonne longtemps entre les parois de sa tête. Combien de temps encore, avant que tout ne s'effondre ? Elle se bouche les oreilles, elle ne veut plus l'entendre, cette sirène des profondeurs, mais elle ne se tait pas, elle chante même, suave. Épuisée, elle succombe alors, ballotée, malmenée par les vocalises. Elle l'écoute, elle entend tous ces mensonges, ou bien serait-ce peut-être la vérité ? Qui lui parle ? Qui chante ? Elle se déchire, elle se dédouble. Une part d'elle plonge dans l'eau noire, glacée, coule vers le fond, l'autre se débat, s'accroche, tente de crier même si la tempête couvre sa voix. La pluie est salée, ou bien serait-ce plutôt le goût des larmes dans sa bouche ?

Et puis soudain, le silence ; le vent se fige, l'univers se fait statue. Tout se vaporise, seul le clapotis de l'eau continue de se faire entendre. Elle ferme les yeux puis les rouvre, s'endort et

se réveille en même temps. Les nuages se sont éloignés, maintenant la lune est haute dans le ciel ; elle brille dans une transparence d'aquarelle. Au loin, les lumières du port clignotent entre les silhouettes des bateaux amarrés.

Elle est de nouveau devant le miroir, revenant douloureusement à elle. Lentement, encore tremblante, elle s'assied sur le tapis. Elle déplie ses longues jambes devant elle, et les regarde ; elle fixe les motifs qu'y dessinent les os saillants sous sa peau. Du bout des doigts elle les frôle, hésitante ; elle parcourt ces reliefs sinueux sur sa cheville, son genou, sa cuisse. Elle remonte le long de sa jambe, tâtonnant entre ces arabesques, cherchant la sortie du labyrinthe. Dehors, l'orage a cessé ; même si l'eau perle encore sur les feuilles des arbres, il ne pleut plus. La tempête est passée, se rassure-t-elle. Elle est encore un peu fébrile, mais c'est drôle, c'est comme si un étrange sentiment de sérénité l'envahissait également. Étourdie, elle sombre dans cet engourdissement familier, cette parenthèse dans laquelle la prochaine crise lui paraît désormais loin.

Des deux mains maintenant, elle continue sa lente et minutieuse exploration ; et c'est alors que les doigts glacés rencontrent la chaleur bouillante des joues. Surpris, d'abord incertains, ils embrassent finalement cette tiédeur délicate. La peau est fine, mais lisse et douce au toucher, un peu comme l'enveloppe veloutée des pêches lorsqu'elles se balancent, mûres, à leur branche ; il lui semble qu'elle adoucit la dureté des pommettes qu'elle observait auparavant dans la glace. Elle palpe les fragiles et maigres rondeurs de cette figure, elle les cherche, elle se cherche. Curieux, les doigts atteignent désormais les lèvres, de cette bouche desséchée qui a soudainement faim de vivre, soif d'exister. Le cœur battant, elle bondit face au miroir ; et brusquement, elle se voit, dans la transparence de la surface. Dans l'épaisseur de la peur, du désespoir, de la maladie, jamais le reflet ne fut aussi limpide, aussi certain, aussi authentique. Rien ne semble avoir changé, et pourtant tout est différent ; elle voit la roseur timide qui renaît sur ces joues, et surtout, surtout la petite étoile au fond du regard, au fond de ces yeux, de *ses* yeux. Oh comme l'instant est fugace ; il paraît volé, dérobé, interdit. Il est une vision qui s'essouffle rapidement dans la lumière blafarde du néon ; et pourtant il résonne en elle comme une promesse. Il a ce goût sucré des premières fraises de l'été qu'on laisse fondre capricieusement au creux de la langue. Cette seconde, cette minute, elle l'accueille, elle la cueille ; elle la range dans un petit écrin, tout au fond d'elle-même, dans le temple de son cœur. Plus précieux que n'importe quelle pierre, elle sent sa chaleur et sa lumière irradier en elle maintenant.

Le soleil perce brusquement les nuages, et vient baigner la pièce d'une douce lueur dorée. Elle tourne son regard en direction de la fenêtre ; le ciel, zesté d'orange par les rayons tardifs,

se pare de tendres couleurs, réchauffant l'atmosphère ambiante, encore toute liquide. La ligne d'horizon est nette dans le lointain...à tel point qu'elle en paraît presque proche. Si elle tendait la main, elle en est persuadée, elle la toucherait du bouts de ses doigts.

Le soir tombe, et pourtant c'est comme si le jour s'était levé ; une aube timide, encore humide de la rosée de la nuit, mais riche de l'assurance que jamais plus cette petite flamme en elle ne s'éteindra ; un serment de la nuit au jour, de la maladie à son reflet, d'elle-même à elle-même.

Assise dans cette flaque de lumière, flottant sur une mer apaisée, elle ferme les yeux ; elle n'a plus besoin de regarder son reflet dans le miroir pour en être sûre maintenant, elle sait qu'elle sourit.